VINCENT HEIN

L'Arbre à singes

CARNETS D'ASIE

DENOËL
Extrait de la publication

L'Arbre à singes

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

À l'est des nuages, 2009

Vincent Hein

L'Arbre à singes

Carnets d'Asie

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2012*

Extrait de la publication

À Edgar

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Je me confectionnais une géographie en vrac et elle n'a pas beaucoup évolué depuis. Elle n'a jamais passé l'âge de raison. Elle stagne dans l'âge des merveilles. C'est la géographie d'un flâneur, d'un flâneur des deux rives, mais principalement de l'autre rive, une géographie d'image d'Épinal et de Vase de Soissons, une géographie de dessin d'enfant, d'odeur de craie et de tableau noir, de sources, avec des gros soleils jaunes pleins de rayons, des nuages crémeux et des prairies des quatre saisons.

GILLES LAPOUGE,
La Légende de la géographie

Les écrivains commencent à se dire de l'Univers.

Parfois il arrive que l'un d'eux se mette en voyage, pousse jusqu'à Hong Kong, passe la nuit avec une Jaune. Puis il revient, on le regarde, on l'invite à parler… Il connaît la Chine !

HENRI MICHAUX,
Ecuador

Extrait de la publication

QUATRE MATINS CALMES

CARNETS SÉOULITES

[Séoul] c'était quelque chose de très à part, ayant germé ici même, entre ces montagnes, au pied de ces amas de pierrailles.

PIERRE LOTI,
La Troisième Jeunesse de madame Prune

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Incheon

Nous survolons la mer de Bohai, la ville de Dalian – avec son grand port industriel, pas si vilain vu d'en haut – et le golfe de Corée qui, sous ce soleil d'hiver, rayonne comme une feuille d'or. Dans cette lumière merveilleuse et jaune, l'avion change légèrement son cap au-dessus d'une longue jetée de petites îles, dont on pourrait faire le tour à pied en moins d'une heure. On se dit aussi qu'il doit faire bon y vivre. D'ailleurs, on se voit déjà dans l'une ou l'autre de ces maisons basses, rassemblées sur elles-mêmes et qui donnent l'impression de se serrer les coudes. On s'imagine debout sur les marches de l'entrée, ou derrière à biner les quelques mètres carrés de terre sur lesquels, plus tard, on récoltera des choux, de l'ail et du piment. On se voit également au port, avec les copains et les voisins, à rafistoler l'un des trois filets qui servent à la pêche, ou à gratter la rouille de la timonerie sur un chalutier qui sent les entrailles de poisson, le mazout chaud et le thé au

Extrait de la publication

son. On se dit qu'ici le temps ne se compte qu'en saisons, l'argent n'existe que pour ceux qui en veulent davantage et que, de toute façon, seule importe la mer, car c'est elle qui donne chaque jour cette force singulière, propre aux peuples qui la bordent, et ce courage qu'il faut pour aller y puiser la vie.

L'avion amorce sa descente. Il sort deux crans de volets, puis pose ses roues sur la piste d'Incheon.

Passeports, police, bagages. Pas de cohue. Bien au contraire, du calme et l'impression plaisante d'avoir de l'espace. L'équipage est derrière nous, mais le commandant est en tête. Lui et ses pilotes sont en costume noisette galonné d'or, casquette haute, chemise blanche à col italien et cravate bariolée des couleurs les plus raides. Particulières, ces cravates (elles fascinent Edgar). Et puis, mais c'est une mode ici, ils se coiffent comme des femmes – teinture auburn, frange, mèches dégradées ou balayées, brushing… Ces fantaisies ne me déplaisent pas mais il faut dire que sans elles, tout de même, les Coréens sont plus beaux : leurs traits sont fins jusqu'à vingt-cinq ou trente ans, puis se durcissent avec l'âge et leur donnent de vraies gueules. Les regards sont profonds, audacieux, et leur peau est brune, ou au contraire d'une pâleur magistrale qui rappelle celle des jeunes filles de Vermeer. Les Chinois disent des Coréens qu'ils ont le visage trop rond, trop plat, trop blanc, et trouvent qu'il ressemble à une assiette ou, dans le

Extrait de la publication

meilleur des cas, à une lune pleine. Mais les Chinois sont envieux et, certains, emplis d'une présomption grotesque.

On nous avait dit : « Une fois à l'aéroport, prenez l'autocar, ils sont confortables et puis les taxis sont vraiment trop chers ! » On ne nous a pas menti. Je n'en avais jamais vu de pareils : fauteuils pullman au fond desquels on pourrait s'avaler mille cinq cents kilomètres sans ciller, climatisation qui nous souffle au degré près une température idéale et puis, surtout, c'est propre comme un village suisse, neuf, impeccable ; même les rideaux sentent le frais.

Edgar s'endort dans mes bras, emmitouflé dans sa combinaison-pilote. Derrière les vitres embuées, un paysage de bord d'autoroute nous accompagne au petit galop. Tout est recouvert d'une fine couche de neige par endroits déjà usée, maculée, mangée par la terre et les herbes sèches.

Le ciel est empesé de gros nuages froids, débordants et tristes. Même les oiseaux d'hiver cherchent à l'éviter.

Le car longe le fleuve Han et je me souviens de ce film abracadabrantesque sur l'effroyable Godzilla qui en sortait de temps en temps, poussé par le besoin naturel de se mettre sous la dent un vieux pêcheur et sa chaise pliante, un chien errant, deux étudiants en train de flirter, un cycliste, une maman, son bébé et le landau… Plus loin, je crois reconnaître l'un des lieux du tournage et son conglomérat de baraques à friandises, soda et ballons de plage, du même bleu barbeau, de la même taille et de la même forme

Extrait de la publication

que les bicoques de planches dans lesquelles les « sorcières » de La Paz bradent l'avenir pour une poignée de bolivianos froissés et crasseux.

Nous entrons dans la ville. Un embouteillage d'abord, puis le chauffeur quitte la voie express. Il choisit une route qui sinue entre les pins et grimpe une montagne contre laquelle s'appuient de jolis quartiers, des maisons que j'aimerais habiter et de rares commerces.

L'autocar s'arrête devant notre hôtel. Peu de chose à noter. C'est un Sofitel. Si, peut-être, le voiturier est un géant et l'on croirait qu'il s'est passé les cils au mascara. Le concierge est plus âgé et plus petit. J'ai l'impression qu'il porte une perruque et qu'il s'est, lui aussi, un peu maquillé. Il est à mon égard d'une déférence exagérée et aurait pu sortir de l'imaginaire d'un Tim Burton. En revanche, il ignore Ma Xiaomeng. Quel étrange personnage… « Dérangeant », comme on dit. Je l'appellerai Beetlejuice.

17 h 50 Myeong-dong

Beetlejuice m'a recommandé le quartier de Myeong-dong.

– Aujourd'hui, c'est férié, mais les boutiques de Myeong-dong sont ouvertes ! m'a-t-il dit.

Puis il a ri comme un cinglé, baissé la tête, roulé les yeux, et moi, j'ai coupé court.

Extrait de la publication

C'est vrai, tout est ouvert. Et dans la lumière indécise du soir, les rues débordent de choses à vendre et charrient paisiblement, sous d'innombrables enseignes, une foule massive et aux contours imprécis, rappelant ces trains de bois flotté qui descendaient le Bandama, la rivière Miramichi ou les grands fleuves de Chine. Je les trouve très belles, ces enseignes. Enjôleuses, immodestes, effrontées et criardes. Et même si elles sont chargées de messages que je ne comprends pas, j'aime par-dessus tout leur gouaille de fête foraine et ces airs entendus qu'elles se donnent au passage.

Au milieu de la rue, et dans celles alentour, sur chaque trottoir, à la sortie des métros ou au coin des immeubles, éclairées cette fois par des ampoules nues, blanches, oscillantes et bien plus sages, se trouvent les *pojangmacha*, ces charrettes roulantes, bâchées, parfois abritées par une tente de plastique transparent ou simplement couvertes d'un auvent. Elles sont tenues par de vieilles dames « bien mises sur elles », coiffées, maquillées, dont on s'aperçoit très vite que le caractère est aussi relevé que les plats qu'elles proposent et qu'il en faudrait peu pour se faire virer comme un malpropre ou recevoir un coup de cuilleron sur le nez. Nous n'avons pas déjeuné. Sinon dans l'avion, d'un café au lait, d'une barquette de riz et de légumes vinaigrés très acides qui nous ont rongé l'estomac. Celle que nous choisissons est entièrement fermée et chauffée par de gros radiateurs de plâtrier qui brûlent en rougissant comme de la braise en plein vent et donnent à l'air une haleine de

Extrait de la publication

lave. Les tables sont basses, rondes, pliables et en stratifié. Tout comme les tabourets que l'on nous tend et sur lesquels nous nous assoyons enfin. L'*ajumma* nous apporte un menu illustré et un peu gras, deux verres de *soju* pour commencer et des *banchan* avec l'incontournable chou que les Coréens laissent fermenter deux ou trois jours dans une saumure très épicée. Des navets blancs aussi, croquants, pimentés et coupés en dés, de jeunes radis entiers et qui sentent encore la terre, du soja, des rondelles de carotte, du *tofu* en fines lamelles, ou encore des oignons qui trempent dans un jus aigre, glacé et légèrement sucré. Ma Xiaomeng meurt de faim et commande de tout. Moi aussi, d'ailleurs. Des raviolis grillés, frits dans une belle épaisseur d'huile, une sorte de boudin, des *gimbap*, des brochettes de saucisses de poisson, d'autres à la pieuvre, une galette de légumes, et ces bâtonnets de pâte de riz cuits dans une sauce rouge déraisonnablement pimentée.

Je pourrais passer mes nuits sous cette tente. À dîner, à boire, à me chauffer le sang dans leurs alcools rigolos, leurs conversations sans retenue, leurs éclats de rire que je ne sais prévoir et que rien ne semble pouvoir contenir, sinon cette vague mélancolie, qui survient aussi subitement, et cette tristesse distinctive, que je n'avais jamais vue ailleurs et qui leur dessine comme des lunes noires dans les yeux, lorsqu'elle ne les conduit pas jusqu'à l'incontinence d'un chagrin d'enfant.

23 h 08 au Sofitel Ambassador

De ce côté, la ville est très peu éclairée. Les fenêtres de notre chambre donnent sur une nuit froide. Au loin une vingtaine de croix surlignées de néons roses, verts ou bleus annoncent ici une église, là un couvent dominicain, là-bas encore une association de bienfaisance, et laissent imaginer qu'il s'agit d'un grand cimetière très gai pour joueurs de machines à sous, buveurs de menthe à l'eau ou collectionneurs de juke-box.

Il est tard. Minuit passé lorsque le téléphone sonne. C'est Lao Nainai, la grand-mère de Ma Xiaomeng. Elle nous recommande d'acheter un stock de papier toilette dès que nous rentrerons à Pékin, car elle vient d'entendre aux informations du soir que le prix allait augmenter. Je le note afin de ne surtout pas oublier !

Mardi 16 février 2010

À l'hôtel vers 8 h 30

> Toutes les neiges ne sont pas les mêmes. Mes préférées sont celles de la nuit. Elles sont timides. Elles tombent en cachette, pendant mon sommeil et, le matin, quand je pousse mes volets, le jardin a été emporté.
>
> GILLES LAPOUGE, *Le Bruit de la neige*

Extrait de la publication

Il a neigé. Ce matin, Séoul semble avoir été effacé à grands coups de gomme. Par endroits, il ne reste qu'un trait, une ligne qui indique vaguement qu'une route est passée par là, une rue, une passerelle. À d'autres, on devine l'esquisse d'une cabine téléphonique, d'un pylône ou d'une cheminée sur un morceau de toit d'où s'échappe lentement la fumée évanescente d'un chauffage central.

Tout est calme. Ce début de journée ressemble à un petit 25 décembre mal réveillé.

9 h 45 dans la rue

Il fait moins cinq degrés. Pas un nuage dans le ciel, pas même un voile. Juste du bleu. Un bleu piquant, électrique, sans cesse briqué par un vent de sud-ouest qui court très haut par-dessus nos têtes.

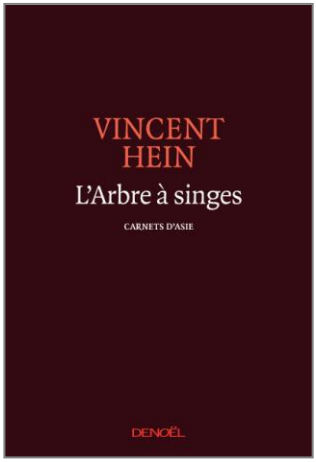
Dans *Le Bruit de la neige*, Gilles Lapouge raconte qu'un millier de cygnes, de canards et de pipits des prés s'établissent chaque année en Islande sur les rives du lac Myvatn. « J'ai ainsi appris, écrit-il, que ces oiseaux, quand ils quittent le lac Myvatn, à la fin de l'été, grimpent jusqu'au haut du ciel. Là, ils se mettent à la recherche d'un vent. Quand ils ont repéré ce vent, ils montent dedans, un peu comme nous prenons un métro ou un tramway. Ce stratagème permet au cygne de gagner l'Écosse en vingt-quatre heures. Par le même moyen, la sterne arctique parcourt 30 000 kilomètres chaque année. Les paysans islandais ont ajouté cette précision que certains passereaux,

Extrait de la publication

L'auteur tient à remercier Mariam Loussignian pour ses relectures et tous ses bons conseils.

Ainsi que Sylvain Holtermann, – ami et compagnon de voyage hors pair – pour l'étendue de sa culture hong-kongaise.

Extrait de la publication



L'Arbre à singes
Vincent Hein

Cette édition électronique du livre
L'Arbre à singes de Vincent Hein
a été réalisée le 26 avril 2012
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207112908 - Numéro d'édition : 240966).
Code Sodis : N52161 - ISBN : 9782207112922
Numéro d'édition : 240968.

Extrait de la publication